

# Festival d'

# Automne

Septembre – Décembre 2025  
Dossier de presse

# El Conde de Torrefiel

## La luz de un lago

Odéon Théâtre de l'Europe – Odéon Paris 6  
Du mardi 4 au dimanche 16 novembre

# El Conde de Torrefiel

## La luz de un lago

Durée: 1h30. En espagnol, surtitré en français et en anglais

Odéon Théâtre de l'Europe  
- Odéon Paris 6

4 - 16 novembre

Mar. au sam. 18h et 21h,  
sauf mardi 4 nov. 21h,  
dim. 15h, relâche lundi  
21€ et 42€ | Abo. 16€ et 34€

Conception et dispositif El Conde de Torrefiel. Mise en scène, texte et dramaturgie Tanya Beyeler, Pablo Gisbert. Avec Mireia Donat Melús, Mauro Molina, Isaac Torres. Scénographie El Conde de Torrefiel, Isaac Torres. Espace et matériaux El Conde de Torrefiel, La Cuarta Piel. Coordination et direction technique Isaac Torres. Création lumière Manoly Rubio García. Création sonore Rebecca Praga, Uriel Ireland. Création vidéo Carlos Pardo, María Antón Cabot. Techniciens en tournée Uriel Ireland, Guillem Bonfill, Roberto Baldinelli. Production et administration Uli Vandenbergh. Production exécutive Alessandra Simeoni - CIELO DRIVE SL.

Le Festival d'Automne est coproducteur de ce spectacle et le présente en coréalisation avec l'Odéon Théâtre de l'Europe.

La dernière création de la compagnie catalane El Conde de Torrefiel nous invite à fermer les yeux pour mieux les rouvrir. Elle révèle un espace où se rencontrent l'imaginaire du spectateur et la virtuosité de ce duo de créateurs hors norme.

«Ceci est un film», annonce une voix au début de la pièce. Le texte, décliné en voix off et en surtitres, nous plonge dans quatre histoires, quatre fragments de vies: une rencontre amoureuse lors d'un concert de Massive Attack (Manchester, 1995), un rendez-vous clandestin dans un cinéma (Athènes, 2012), une soirée dans la vie d'une biologiste transsexuelle (Paris, 2024), et une première à l'opéra (Venise, 2036). Quatre histoires étrangement entrelacées, car certains sont spectateurs ou lecteurs de la vie des autres. Quatre instants qui se prolongent dans la durée des récits inbriqués. Sur une scène dont le dépouillement et l'abstraction cristallisent notre imaginaire, la bande-son omniprésente scande les déplacements d'une scénographie composée de panneaux et d'écrans, qui voilent autant qu'ils révèlent. Dans *La luz de un lago* (La lueur d'un lac), Tanya Beyeler et Pablo Gisbert aiment brouiller les pistes, pour mieux interroger ce qui nous définit comme spectateurs.

**ODÉON THÉÂTRE  
DE L'EUROPE**

### Contacts presse

Festival d'Automne

Rémi Fort  
r.fort@festival-automne.com  
06 62 87 65 32  
Yoann Doto  
y.doto@festival-automne.com  
06 29 79 46 14

Odéon Théâtre de l'Europe

Lydie Debièvre, Valentine Bacher  
presse@theatre-odeon.fr  
01 44 85 40 57

Le mouvement, le son et les mots sont les trois piliers de votre travail. Mais, dans votre dernier spectacle, *La luz de un lago* (La lueur d'un lac), le travail du son va encore plus loin que dans les précédents...

El Conde de Torrefiel: Le son est le sang de ce spectacle, on ne le voit pas, mais il passe à travers tous les organes du corps dramaturgique: les éléments scénographiques, la textualité des scènes, jusqu'au travail de la lumière qui réagit et se réverbère en fonction de l'amplification des micros. Nous avons toujours pensé que l'image sur scène est un élément incomplet. L'image scénique est à elle seule un outil dramaturgique impuissant, un élément théâtral insuffisant pour la communication entre la pièce et le public. Ce n'est qu'à travers le son, poussée par le son, que l'image vibre et se réverbère jusqu'à atteindre le public; elle se déplace, survole la salle et dépasse sa composition initiale. Pour nous, le son est l'onde qui propage l'image. Le son – qu'il s'agisse de musique, de bruit, d'environnement sonore ou de mots prononcés – élève l'image et la sort de son état inerte pour l'installer dans le cerveau de la spectatrice et du spectateur par le biais des différentes ondes de fréquence. Cette première image se met alors à germer dans leur cerveau et crée une troisième image. Pour qu'une image se libère de sa pierre tombale visuelle et rejoigne l'expérience subjective de la spectatrice et du spectateur, pour qu'elle puisse passer de la scène à la mémoire du public, elle a besoin du son, d'être embrassée par le son, qui est le tempérament de l'image, sa tridimensionnalité, son corps en mouvement. Quand nous travaillons sur un nouveau spectacle, c'est ce principe qui régit la façon dont nous envisageons les images sur scène.

Quel rôle jouent les images projetées tout au long du spectacle?

ECT: La création de *La luz de un lago* repose sur la question suivante: « À quoi ressemblerait une pièce de théâtre où le son l'emporterait sur l'image? ». Cette pièce se veut la réponse à cette question, elle a été conçue en donnant la priorité à ce que l'on entend sur ce que l'on voit, afin d'activer les images par le biais du son. Nous avons l'intention de monter une pièce où l'expérience de la vision serait indéfinie, floue, incomplète, où l'image serait renforcée et activée par la dramaturgie sonore: la musique, les environnements sonores, les vibrations qui affectent physiquement les corps dans la salle. Les images numériques projetées sur scène ont été soumises à un effet *glitch*, elles sont floutées, sont un mélange de couleurs, des images qui ont pour fonction non pas de montrer, mais d'impressionner. Elles servent à représenter le langage visuel comme un moyen incomplet de connaissance: des images brisées, qui s'effritent, qui tombent en morceaux, qui sont le spectre d'une image spectaculaire. Ce que l'on entend est la bande-son d'un film raconté en voix off, que l'on peut aussi lire sur écran, et le cerveau du spectateur est comme un studio de montage. Chacun se fait son propre film, comme on dit.

Quel est le statut de cette voix off qui n'est pas liée à un corps présent sur scène?

ECT: Question intéressante, car elle montre une relation spectatorielle conflictuelle avec cette voix. Lors des

premières représentations, la voix narrative était une entité éthérée, sans identité autre que le genre féminin insinué par le timbre de voix; elle s'adressait au public via les enceintes placées dans le théâtre. Dans une critique, il a même été question d'une voix créée à l'aide de l'intelligence artificielle. C'était problématique, car un autre axe thématique de la pièce est la matérialité et ses possibilités de signification et de représentation, une matérialité qui s'articule à travers les corps et les éléments de la scénographie. Il manquait à la voix cette matérialité. Nous avons donc ajouté quelqu'un sur scène pour introduire le texte du prologue: une figure féminine qui entre avec un micro et des lunettes de soleil – tel un Tirésias qui viendrait annoncer ce qui va se passer dans la pièce – avant de disparaître, engloutie par la scénographie. Puis la première histoire débute. Dès lors, l'écho de cette présence – qui a pour mission d'énoncer le prologue – sert d'écho visuel à la voix qui se fait entendre, dont on peut désormais dire qu'il s'agit d'une narratrice qui a un corps.

Plusieurs histoires et plusieurs époques s'entrecroisent sur scène: 1995, 2012, 2024 et 2036. Est-ce une nouvelle variante de la « plasticité du temps » que vous avez déjà évoquée à propos de vos précédents spectacles?

ECT: La plasticité du temps est une question fascinante et inépuisable. Dans *La Plaza* (La Place, 2018), nous arrêtons brusquement le temps dans la première scène, pendant 45 minutes, pour ancrer le public dans un présent gravitationnel. Dans *Guerrilla* (2016), nous situons le public dans un futur proche pour imaginer les conséquences d'un conflit guerrier. Dans *Ultraficción 1 / Fracciones de tiempo* (Ultrafiction 1 / Fractions de temps, 2021) que l'on a présenté au Festival d'Automne, le public, installé en pleine nature, observe le coucher du soleil pendant que la pièce se joue, comme cela se passait aux débuts du théâtre, en Grèce. Le cœur du théâtre, ce qu'il y a en lui de plus précieux, c'est le temps, sa plasticité et son mystère. Le théâtre ne peut pas lutter contre les rythmes des nouvelles technologies, mais il conserve toute sa force lorsque, dans un spectacle, le temps est réel et qu'il assume le premier rôle, pour disparaître à nouveau, devenu fiction. C'est magique. Lorsque le théâtre oublie ses origines, il prend le risque de disparaître parce qu'il ne peut pas rivaliser en termes de sophistication technologique. Son pouvoir réside dans son caractère fondateur; il est le premier temple de la fiction, et ses fondements sont des jeux conceptuels basés sur le temps: tout ce qui se passe est un mensonge, mais en réalité, ce qui se passe est toujours vrai. Dans *La luz de un lago*, nous avons choisi quatre dates, une pour chaque histoire, et chaque histoire se trouve à son tour à l'intérieur d'une autre histoire, elles ne sont pas indépendantes les unes des autres. Ce sont des histoires logées les unes dans les autres, comme des poupées russes. Il s'agit d'une mise en abyme narrative. C'est du temps dans le temps. Des gens à l'intérieur des gens. Des villes à l'intérieur des villes, des yeux à l'intérieur des yeux, comme il y a des mots à l'intérieur des mots, et des émotions à l'intérieur d'autres émotions. Des mondes subatomiques, à l'intérieur de notre monde, à l'intérieur de mondes galactiques.

| Quelle place occupe *La luz de un lago* dans votre parcours théâtral ?

**ECT :** Après quinze ans à faire du théâtre, nous cherchons de nouvelles possibilités esthétiques sur d'autres supports ou formes artistiques : le son, le performatif, l'installation. En avril 2026, nous allons créer un spectacle, qui sera programmé par le Centro Dramático Nacional de Madrid, ce sera la première fois qu'un théâtre national espagnol nous invite pour une nouvelle création. Elle marquera le début d'une nouvelle étape de recherche, qui porte sur le sang humain en tant qu'élément universel ; un fleuve rouge qui ne peut pas encore être fabriqué ou reproduit par des machines. Le sang comme un voyage dans le temps, et son extraction et sa transfusion comme un acte réel et performatif où une personne, par solidarité, dans un acte désintéressé, offre son sang à un autre être humain qu'elle ne rencontrera jamais. Le théâtre nous semble être un lieu idéal pour parler de sang et de transfusion, réelle ou symbolique.

El Conde de Torrefiel

El Conde de Torrefiel, dirigé par les dramaturges Tanya Beyeler et Pablo Gisbert, est un projet artistique créé et basé à Barcelone depuis 2010. Les créations du collectif s'appuient sur une recherche dans laquelle coexistent de multiples disciplines, et abordent des questionnements aussi variés que la notion de temporalité immédiate ou les liens existants entre la rationalité et le sens que le langage donne aux choses. Le Festival d'Automne accompagne le travail du collectif depuis 2016 et la pièce *La posibilidad que desaparece frente al paisaje* (*La possibilité qui disparaît face au paysage*), présentée au Centre Pompidou. En 2018, El Conde de Torrefiel crée son septième spectacle, *La Plaza*, qui aura le droit à un spin-off l'année suivante, *Kultur*, dans le cadre du Festival Actoral à Marseille. Suivent en 2020 *Los protagonistas* (*Les protagonistes*) présenté à Genève, puis *Se respira en el jardín como en un bosque* (*On respire dans le jardin comme dans une forêt*). En 2021, le collectif débute un nouveau cycle et présente *Ultraficción nr. 1* au Santarcangelo Festival en Italie, puis en 2022 *Una imagen interior* (*Une image intérieure*) au Kunstenfestivaldesarts à Bruxelles. En 2023, El Conde de Torrefiel présente *Ultraficción nr. 1* en ouverture du Festival d'Automne, ainsi que *MANIFESTO SONORO*, une occupation sonore qui se décline sous différentes formes à la Maison des Métallos.

El Conde de Torrefiel au Festival d'Automne:

2023	<i>Ultraficción nr. 1</i> (Pelouse de Reuilly) <b>MANIFESTO SONORO</b> (Maison des Métallos) <i>Cuerpos Celestes</i> <i>Escuchar al médium</i> <i>Fuego</i> <i>Guerilla</i> <i>Se respira en el jardín como en un bosque</i> <i>Un lugar sin límites</i>
2022	<i>Una imagen interior</i> (Points communs, La Villette)
2018	<i>La Plaza</i> (Centre Pompidou)
2016	<i>La posibilidad que desaparece frente al paisaje</i> (Centre Pompidou)